

Nuits Blanche «L'album de famille» des premières trans parisiennes de Christer Strömholm

Dans son refuge d'Höganäs, port plaisancier embossé dans le sud-ouest de la Suède, Christer Strömholm (1918-2002) évoquait Paris entre deux glaces au nougat. Les puces de Clignancourt, qui ressemblaient alors à «un grenier surréaliste». Edgar Degas, «l'art de la pose». Wols, «prince-clochard», selon Sartre, croisé à Montparnasse. Et, bien sûr, le boulevard Rochechouart, entre les stations de métro Anvers et Blanche, où, chaque Noël, se calait la fête foraine, ses pommes d'amour, ses attractions pour gobeurs, les boxeurs coléreux, la charmeuse de serpents ou la femme léopard, tachetée à souhait. Strömholm s'installa dans le quartier du Moulin rouge en 1959, à l'hôtel. Et s'attacha à celles que la police malmenait, les prostituées, qu'il photographia sans goût du spectacle, mais avec une certaine ardeur.

Les Amies de la place Blanche sortit en 1983, uniquement vendu en Suède : 2 000 exemplaires rapidement épuisés. Dans la préface, Strömholm y racontait la solitude de «ces femmes nées biologiquement hommes», ces transsexuelles, un temps baptisées «les hormonées», qui «réclamaient le droit d'être elles-mêmes, de ne pas être obligées de nier ou de refouler leurs sentiments [...]». A leur contact, confiait-il plus tard au magazine *Picture Show*, il avait appris la tolérance. Grâce à son fils Joakim qui perpétue la mémoire de ce père indocile, paraît aujourd'hui

une nouvelle édition, inspirée de celle, originale, publiée par Johan Ehrenberg. Elle est enrichie de documents inédits, lettres, planches-contacts, ainsi que d'un texte d'Hélène Hazéra tout en gouaille et noblesse. En couverture : Nana, originaire d'Oran. La première fille que remarqua le Suédois, l'un de ses modèles préférés avec Jacky, native d'Amiens, «montée à Paris» à 18 ans et qui se retrouva un jour aux côtés de Michel Cressole dans un spectacle de Copi. Nana et Jacky : la brune et la blonde, tendre duo au style

Demoiselles de Rochefort, sous l'éclat des néons de 1960. Deux plantes voluptueuses qui prennent la pose, langoureusement, pour celui qu'elles appellent «Christian». Christian, donc, qui n'oublie jamais de donner les tirages promis, ou de ramener de Suède, pour la collection de Jacky, «un couple de poupées en costume national, folklorique [...], un bijou bizarre, et une statuette, idole Viking, dieu ou déesse».

Plus que la description d'une époque, sous De Gaulle, où ça tabasse sec au commissariat comme en prison, *les Amies de la place blanche* est, selon les mots d'Hélène Hazéra, «un album de famille, témoin irremplaçable du temps où les premières trans parisiennes arpentaient le bitume ou faisaient la fortune des cabarets». Un destin immortalisé par Christer Strömholm, le plus français des Suédois, qui notait dans sa collection de maximes : «Ne jamais se préoccuper des normes sociales, de la morale, des conventions.»

BRIGITTE OLLIER



CHRISTER STRÖMHOLM
Les Amies de la place Blanche

Textes d'Hélène Hazéra, Johan Ehrenberg et Christer Strömholm. Aman Imam Editions, 224 pp., 45 €.



Photographie



ROBERT RAUSCHENBERG
Photographies
1949-1962

Texte de Nicholas Cullinan. Choix de Susan Davidson et David White. Gallimard, 240 pp., 55 €.

De Robert Rauschenberg (1925-2008), précurseur du pop art, voici 136 photographies de ses tendres années, de 1949 à 1962, juste avant qu'il ne reçoive, en 1964, le grand prix de la Biennale de Venise pour ses *Combines* et ses sérigraphies. Lequel prix allait lui ouvrir aussitôt les portes des musées américains et le mettre sur orbite, définitivement. Si l'introduction de Nicholas Cullinan, d'esprit barthésien, souligne l'amplitude d'une œuvre multiforme –grosso modo, tout intéresse Rauschenberg–, il rappelle combien la photographie est présente dès ses études au fameux Black Mountain College (Caroline du Nord). Il avait même, à l'épo-

que, le projet de «traverser à pied les États-Unis et de les photographier pouce par pouce grandeur nature». Isolées, les photographies de Rauschenberg sont fascinantes tant elles évoquent son appétit d'ogre pour la vie. Dès lors, on le suit à la trace, comme un détective privé, notamment lorsqu'il voyage en Europe avec son grand copain Cy Twombly. Deux beaux gosses ! Les voici à Venise et à Rome, et soudain à Tanger, où, bien sûr, ils croiseront Paul Bowles. Photos souvenirs : Cy se baignant, Cy descendant l'escalier de Santa Maria Aracoeli, à Rome, en une séquence digne du vieux Muybridge ou de Sergio Leone, si l'on préfère les westerns lents aux pionniers du XIX^e siècle. Curiosités : les portraits de danseurs, dont l'électricien Merce Cunningham ; ceux de ses pairs, dont Jasper Johns, à New York en 1954, mal fagoté. Il se tient devant l'objectif comme en voie de disparition, mains dans les poches, jambes pliées, prêt à s'évanouir. Il a l'air si pâle qu'on a envie d'arracher la page pour lui mordre la bouche.

B.O.



MARION POUSSIER
Famille

Filigranes, 38 pp., 20 €.

Famille est la dernière série de Marion Poussier. Ce qui surprend toujours chez cette photographe

(née en 1980), c'est une alliance de certitude et de fragilité qui prodigue à ses sujets une intense vérité. *Famille* s'enracine ainsi autour de la maison, et l'on y croise, parfois ensemble, parents et enfants. De la cuisine au garage se déploient des bouts d'intimité : confection d'une tarte aux pommes, réparation d'une serrure, gros chagrin. Plus que des secrets, Marion Poussier transmet les élans et les déplacements des sentiments dans l'espace, comme un arbre généalogique illustré. Après *l'Été*, paru en 2007, *Famille* est un album rêvé.

B.O.



NATHALIE HERSCHDORFER
Jours d'après

Thames & Hudson, 192 pp., 39,95 €.

De Robert

Polidori, en couverture avec l'après-Katrina, à Susan E. Evans traduisant en mots le 11 Septembre, *Jours d'après* montre le parti pris de reporters du documentaire, inventant d'autres façons de témoigner des horreurs qui leur font horreur. Refusant d'être des cannibales du scoop, ces photographes obstinés manifestent leur altérité avec une précision stupéfiante. Parmi eux, deux Français : Guillaume Herbaut (les *hibakushas*, survivants d'Hiroshima), Raphaël Dallaporta (l'esclavage domestique), et la Lituanienne Indre Serpytyte, avec ses maisons de poupée du KGB en bois brut.

B.O.